



démêler les silences

collection *présent (im)parfait*

Brigitte Mouchel
démêler les silences

© éditions isabelle sauvage, 2022
Coat Malguen, 29410 Plounéour-Ménez
ISBN : 978-2-490385-35-5
ISSN : 2100-3416

éditions] isabelle sauvage

revenant — venant de loin, du fond des cartons, des
mémoires — revenant par des chemins creux, des
échappées — et ensuite, et encore

des cartons, effondrés à force — des vies enchevêtrées,
des silences et des plis
passés de mains en mains, sans vouloir — ils ne
veulent pas savoir
elle trouve des paquets de photos, des enveloppes
pâles et déchiquetées — les cailloux blancs sont restés
au fond des poches

le peu qu'on a transmis, ce qu'on raconte ou pas, le
soir — entre les mains
elle traque à gorge nouée
sans visages, sans images, ils sont
Justin, les suivants — toutes celles

ils se perdent
ils regardent leurs yeux
ils coupent en deux l'existence de ceux qui restent

elle fouille dans l'obscur des cartons — comme on
console un enfant tombé, elle souffle sur l'écorchure,
les petits bras enlacés — les non-dits, la mort des
hommes fragiles

Justin se tue — quelque chose empêchée
ils ne comprennent pas — il s'est empoisonné — le
point d'étranglement
quelque chose en travers — le serment impossible
l'autre bord est si loin, la tendresse aperçue — ils restent
à l'envers sur le seuil, sans visages, sans images, ils sont
sans que personne
parfois un inconnu par hasard, à peine quelques mots
— ils restent seuls
certains sont nés aux murmures de la mer, fragiles

elle commence par nommer les grands-mères

toutes les femmes brunes, les naissances en grappes, et
encore un petit, un autre, des frères et sœurs — cer-
tains n'ont même pas eu le temps d'être nommés, ou
bien on a oublié — les hommes se remarient avec la
petite sœur, les branches stériles
les hommes absents, fragiles jusqu'au point de rupture
— ils ne veulent pas voir, ne pas vouloir

trahir la loi qui cache ce qui tremble

ils traversent le temps, les guerres et les révolutions,
sans qu'on en trouve traces — la famille poursuit son
travail de naissances, sans bruit, les blessures enfouies
— le chagrin sourd, la peine, l'ennui
ils deviennent — participent au progrès
certains échappent, si peu — une île au loin, un pays
doux et grave, les yeux d'un marin de passage
ils sont ingénieurs, s'embarquent pour les colonies,
effacent les errances, les mélancolies, les désastres
au temps des espérances, des révoltes en partage, ils
sont de l'autre bord — médaillés, triomphants

d'autres sont sans noms, sans traces, boulangers, paysans — pas de photos, n'en parlent pas — on pense à leurs mains, aux saisons — ils ont des prénoms simples — le père, c'est Pierre-dit-Jules

elle ne va pas aux enterrements, ils ne se connaissent pas — trop à dire — passant près d'elles

elle cherche au fond des cartons — on ne sait — ce qu'ils cachent
une autre histoire — d'attachements

lignes brisées — coupent en deux l'existence de ceux qui restent — un homme meurt trop jeune, un autre sans enfants, pas de traces, le fil s'estompe, repris ailleurs, plus loin, sans qu'on sache
on s'attache à un autre fil, on tresse à partir de peu, la greffe prend plus loin
elle cherche à perdre haleine, écoute à en geler — se sont perdus — que viennent les visages

toute une famille change de nom — s'inventent d'autres histoires — bien plus tard un enfant reprend le nom perdu, enveloppé de peur, comme on retrouve au grenier un vieil ours, qu'on le serre contre soi, qu'on lui raconte

on ne parle pas de la mère, on ne sait pas quoi dire, ou trop

pour d'autres, c'est du père qu'on fait silence, absent, le blanc entre eux

elle cherche la mère qu'elle a eu, n'a pas vu — peut-être

la mère est la femme noyée de chagrin qui se fige — à en geler

ils ont entendu quelqu'un en parler — ils n'étaient pas tout à fait là, empêchés

la famille cache ce qui tremble — les femmes se perdent, abandonnent, ou bien font semblant, s'efforcent d'années en années — les hommes meurent, fuient, ou sombrent fragiles

elle se perd — recommence
nommer les peurs

l'enfant solitaire dans un jardin de cachettes, se glisse
— le jardin est en pente — on aurait le courage, on
partirait vers la mer
le chien mord les oreilles des petites filles, il est noir
et pointu, il va de long en large derrière la grille, si on
passe trop près — la mère se moque
les voisins sont épiciers, on a perdu le chat, il s'est
empoisonné
on irait plus loin que le bout de la rue, vers les prés,
vers la mer — elle se moque

la mère de jour en jour abandonne, oublie les re-
pas — envoie les enfants faire les courses — une
baguette pas trop cuite, un litre de vin de pays, la
bouteille avec des étoiles — un jour, le frère tombe
avec la bouteille, la peur dans la rue — son frère

même si on ne les écoute plus, les enfants continuent
de raconter — s'entêtent

elle fouille dans les cartons récupérés, sauvés, comme
l'ours du grenier qu'on serre contre soi — personne
n'en parle
à l'affût — quelque chose empoisonne
images en vrac — à regarder passer les saisons, les
chagrins, les vies de jours en jours — ceux d'avant,
ce qu'elle laisse pour qui viendra, celui-là, un enfant,
un autre
on cueille les pommes, on pense au père, aux insectes,
aux larmes empêchées

un matin, elle ouvre la porte de la chambre — la mère
au jardin, le père absent, le frère, elle ne sait pas — elle
découvre un enfant, debout dans le petit lit, qui la
regarde — le premier souvenir, l'enfant qui la regarde,
le regard pour elle seule — la tendresse aperçue — sa
sœur
elle cherche les regards — sont perdus

elle, dans les cartons et la houle des peurs
la première nuit est mauvaise, grince déjà autour et les
arbres se plaignent
une photo tout à coup, ce matin — elle regarde ses
mains — elle croit se voir, elle est enfant
elle cherche ce matin et c'est elle qu'elle voit, comme
sur le seuil, reconnue — elle ne sait
ne pas parler trop fort, l'enfant semble un peu pâle, il
dort gravement — s'échappe
elle sourit — mais ce n'est pas sourire, elle sait bien
— s'échappe
les grands chagrins, elle ne peut pas le dire, c'est par-
tout
elle s'entrelace — les bras comme ceux des noyés

enfants
ils ne parlent pas
ils parent à la terreur du monde

l'enfant est parti dans la neige, le monde a une matière
de limbes, il est blanc mais pas de vrai silence — troué
elle écoute au-delà des visages inconnus — une
parole
l'enfant tout d'un coup reconnu — la promesse aper-
çue — un père vivant adresse une parole

ils disent la mémoire réfugiée dans les jardins — un
pommier
ils disent la mémoire plus dense par instants que la
neige et bien étranges les pommes
ils disent les voix au loin du monde, une île, un pli
recouvre l'enfant
la promesse non tenue, l'enfant au père qui se tue

ils disent le vent tourne d'un coup, là-bas, sur la maison fermée
ils reviennent tout un été dans la maison d'enfance —
demeurer seule
elle ouvre la porte sur les pommiers dont rien ne bouge
— et les oiseaux volent de chambre en chambre, les volets sont fermés
ils se retrouvent près du seuil, près de l'herbe, quelques marches devant la maison

il lui dit à voix basse un enfant dont il se souvient
il vient de plus loin par le silence
davantage à cause de la neige, ce soir
elle veut lui donner un nom
il s'est pris de tendresse pour la petite fille, pour les 4 ans de cette année-là
en d'autres temps
ils se souviennent chacun, ne parlant plus
ils écoutent, soudain la pluie de nuit
et là un enfant — il demande
la maison d'une autre année, les mêmes marches, les volets clos, le pommier dans le jardin derrière

des souvenirs qui sont loin en avant — elle s'essouffle

elle reprend — recommence
nommer les chats

c'est l'image de la première inquiétude, petite — une
très petite fille — elle a couru dans le jardin — une
photo floue où elle disparaît presque dans les herbes
du jardin, arrêtée par on ne sait quoi dans sa course
joyeuse de petite fille
elle attend
perdue dans le jardin, les herbes d'inquiétude — le
premier pas vers la mélancolie — une fragile sil-
houette, un enfant, à l'âge où on n'imagine même pas,
presque un chat elle-même
la première inquiétude — les chats sont dans ses
jambes
elle regarde ses mains — ils ont coupé l'élan

*un très jeune enfant observe — il écoute la machine à coudre
de la mère, puis les chants des oiseaux, l'imperceptible des
insectes dans le sable du chemin — il s'endort près des piles de
tissus pour les robes des petites*

elle fouille
elle tremble de trouver
ils n'ont de cesse de taire la part tragique
ils empêchent le possible de vivre
ils cachent le fragile
*elle écoute les machines de toutes les mères, à coudre le tissu
des attachements — à tenir le monde*

ils donnent des prénoms anciens, transmis de mères en
mères en espérances

celui-ci est inquiet — loin, le père s'empoisonne — un
autre, enfant, mange si peu
celle-ci ne veut pas, des taches brunes dans le dos
— de quelle grand-mère du sud, robes blanches et
ombrelles — a peur de ce qui bouge sans qu'on sache,
les animaux — le vent qui tourne d'un coup, là-bas,
sur la maison
celui-ci s'agite en dormant, *l'imperceptible des insectes, au
loin*
il s'inquiète — *où est-elle ? entends-tu ? elle pleure*
elle se calme aux étoiles, l'été dans le jardin, l'immense

ils disent les chambres vides
les volets claquent au vent, les oiseaux emportés

il lui dit à voix basse un pommier dont il se souvient
en d'autres temps
un enfant blond dans la neige
la maison silencieuse

nommer Justin

quelqu'un parle de lui, un soir, devant l'enfant orphelin — devant lui si petit
s'est noyé — toute l'eau des familles
on garde le silence
si petit, recueille l'inquiétude — sa ressemblance —
le chagrin, les larmes en mer, les mères n'ont pas tout bu
le chagrin de Justin — ses larmes en mer, si peu de lettres — s'enroule autour de l'enfant orphelin si petit — ensuite ses enfants

la maison ouverte, un jardin — recevoir les sœurs, les cousines
les murs noircis à force de cuissons et le pommier —
les enfants grimpent aux branches fragiles
la mère, les filles
elle serait celle qui n'est pas née entre les deux grandes et les trois petites — cachée près du piano — à regarder les sœurs grandir, à aider les petites

le père pose sa main sur la petite épaule
la mère lasse porte toujours un enfant — ne parle pas beaucoup
les chats, quelques marches devant la maison, où s'asseoir — le premier frère est tombé, on souffle sur l'écorchure
on garde les légumes à la cave — l'enfant s'applique à éplucher les haricots
le père au jardin, les petites s'envolent
elles abandonnent le pommier — elles continuent d'écrire aux cousines
la grand-mère se tait

comme un frère assis là — aperçu derrière les grandes
lessives au soleil — Justin
perdu — le vent tourne d'un coup, là-bas
le pommier est blanc de fleurs, s'arrondit
ne sont nées que des filles
elle — ses deux enfants non nés sont des garçons
doux et fins aux yeux verts, l'un s'appelle Justin, l'autre
n'a pas de nom
leur absence dénoue le serment

ce matin la brume a gelé — blanc opaque, le drap figé,
une vibration
il lui parle de la maison d'une autre année
le vent tourne l'automne

les hommes fragiles — pas de photos — qui res-
semble ?
un enfant qui n'aime pas manger, s'agite, s'endort de-
bout et le matin s'inquiète de l'absence, de ses pleurs,
veut la petite sœur près de lui — tout contre
celui qui est inquiet

ils se glissent dans les failles — au travers des blessures
ils se tiennent tout contre
les blessures sont lentes

elles se souviennent — cousines bien rangées, par
ordre de taille — se rassurent l'une l'autre, ne savent
rien d'elle, partie avant que leurs jeux soient communs
avoir été jeune au temps des luttes, dit-elle, se libérer
des liens — une chance, dit-elle — mais pas elle, une
vie silencieuse, sans

elle cherche le chemin d'un retour, ne trouve que
les ronces — les cailloux blancs gardés au fond des
poches
elle ne sait pas dénouer le serment — personne n'a
entendu — tant dont la plupart sont perdus
elle témoigne de ceux d'avant, à peine connus
elle écoute ce qu'on devine, les fragments — ce qui
sourd, les chants de fond, des rêves emmêlés
si peu de lettres — quelque chose d'un paysage figé
— ils n'ont rien à donner

seul un enfant, loin, qu'ils ne rattrapent pas

celle qui passe, qui n'aura pas d'enfant, celle qui a
la peau douce — on la caresse parfois, furtivement,
comme un renard qui passe dans l'obscurité
celui qui est mort — les autres aussi sont morts —
celui-là, on pense à lui, un qui dort dans le sac de
mémoire, avec l'histoire des billes
celui qui rentrait tard, alors on ne parlait pas, et celle
qui parle tout le temps et très fort — celle-là ne dit rien
celui qui échappe, on pleure, il est temps de pleurer et
rien d'autre, des petits de longtemps
ils ne savent pas — le vent, quelque chose revient

et la lettre déjà écrite, sur les parois du ventre, dans la
mère, dans la peine
là-bas, quelqu'un parle — soudain, un moment de
tension extrême — chacun attend — les mots
mais plus terrible — le silence
ils ne savent pas dénouer le serment — personne n'a
entendu

la maison du pommier fragile
les conserves, la clé perdue
l'arrière grand-mère au piano, les tantes mystérieuses
l'escalier où elle n'est pas montée — la chambre de
la mère
la grande cuisine au fond toute en longueur obscure

les maisons des souvenirs ont quelques marches de-
hors pour s'asseoir — seuils en pierre au soleil — elle
cherche au-devant des maisons, ailleurs
les couleurs des diapos tournent vers le rose — les
morts sont dans l'enveloppe

les guerres non dites, les appels qu'on devine aux
mères, pas de lettres, ils sont morts à 21 ans — d'autres
avant un an — le temps de leurs visages — jamais su
les blessures

Justin naît en novembre sur une île à l'ombre des persiennes, petit frère choyé, secret, têtu
il devient important, ingénieur, participe au progrès, exploite une mine d'or

elle invente un visage

Suzanne naît en juin, comme la première une autre année

en juin, on entoure les tendres, les fragiles — elle veut beaucoup d'enfants — avant

elle chante et joue du piano — avant

Justin disparu — *mon fils, mon cher enfant, lui si affectueux, d'une grande tendresse pour moi*

Justin dans ses pensées — *ma chère petite femme, que c'est triste de manger seul en face de la place vide de son petit loup*

elle reste chez la mère, tantes, cousines puis chez le fils, femme, petits enfants

une vie sans, les draps blancs de la lessive au grand vent, le sud — avec argent et médailles — une vie sans

l'enfant orphelin poursuit — participe au progrès, efface les désastres — pas de place pour les hommes fragiles

Justin s'en va pour une mine d'or

2 novembre, en mer. Me voilà déjà loin. Depuis mon départ j'ai eu bien souvent de gros serrements de cœur. La mer est superbement belle — 18 novembre, Nous venons d'arriver se tue le 22 novembre — une blessure étrange dans le cœur, s'empoisonne au cyanure — pas de photos, l'enfant inquiet lui ressemble-t-il ?

ils n'en parlent plus — on évoque un arrière-grand-oncle, on ne sait pas trop — oublier l'ombre elle garde les lettres tout contre — Justin calme allongé au champ d'or

novembre
la petite fille novembre
elle n'a pas six ans, elle habite au milieu d'un jardin
avec le pommier qu'on voit là-bas — elle ne le connaît
pas, la terre lui fait peur, fruits pourris — il est doux,
pas très grand
un jour, elle se souvient des fleurs et du parfum
maintenant, elle se demande si le pommier n'était pas
un prunier ? des prunes rouges ?

on reconnaît le regard, les tantes, sœurs, massives,
l'arrogance des médaillés — les couverts en argent, les
draps aux initiales brodés — grandes maisons du sud,
jardiniers, chapeaux à fleurs blanches sous le tilleul —
pas de pommiers
elle a gardé les draps brodés — sans savoir, les mêmes
initiales
bien habillés dans un jardin, les hommes en costume,
à moustaches et médailles
une plus jeune devant

elle court jambes nues à l'autre bout du pré
le bruit là-bas — mais plus terrible — le silence
elle détruit les photos
elle se calme aux étoiles, à l'enfant orphelin
plus jamais jambes nues

les femmes en groupe, massives, brunes — elles se
ressemblent, sœurs, ronces, cousines — elles ont des
robes longues et lourdes, sombres, au col serré — les
mêmes coiffures épaisses, de larges sourcils bruns
elles se tiennent le bras — fières — des montagnes,
des ogresses, des doubles mentons
derrière elles, un jardin — pas de pommiers
elles ont de grosses poitrines — quel enfant aimerait
leurs bras ? si loin des visages et des peaux
elles ont mangé les petits hommes blonds et fragiles
— restent les militaires épinglés, droits

Suzanne parmi elles — s'estompera
Justin disparu
elle tombe, abandonne
reprise par la famille avec l'enfant, se prend à res-
sembler — semble un peu douce, mais brune, lèvres
fines bien serrées — militaires sans pommiers,
les femmes laissées seules, en groupe acariâtres,
sèches, moqueuses — des ogresses — et qui vont au
théâtre
toutes ces femmes brunes, les naissances, frères et
sœurs, certains n'ont même pas eu le temps d'être
nommés — ou bien on a oublié leur nom — les
hommes fragiles disparus

des photos sans nom, sans date, on reconnaît l'enfant
unique, orphelin, l'air hautain — mais rêveur
l'enfant de Justin et la photo d'une douce femme,
sœur, nièce, du côté des tendres

sont heureux de vous annoncer
ont la joie de vous faire part
à la joie de vous annoncer
leur fils, sa sœur, leur petite sœur

Justin, ses sœurs, ses nièces — du côté des tendresses
longtemps après arrive un dessin de l'île au loin —
heureux d'apprendre la naissance — une fillette, un
immense panier de fleurs sur la tête
un enfant a le même prénom qu'elle, sans qu'on sache

de là-bas
ils s'efforcent de tresser les vies pour ceux qui viennent
de lui, le silence
ils se serrent tout contre, dans les bras l'un de l'autre

la grand-mère devient silencieuse — elle ne la connaît
que menue — elle cherche une ressemblance dans le
visage des mères

peu de photos, une vieille enveloppe dans une autre
enveloppe, une autre année — quelqu'un a trié, rangé
dans une boîte de biscuits
une famille de Suzanne — d'autres femmes ont des
prénoms presque d'hommes

de beaux chapeaux, des belles robes d'été dans les
jardins, sur les plages, le sud
une femme brune devant les grands arbres, un pique-
nique dans la forêt, la grand-mère et ses frères et sœurs
— ou ceux d'avant
une blanche — les demoiselles
beaucoup d'enfants — il ne manque rien — le temps
tranquille, l'été, la guerre oubliée — reviendra

une grande enveloppe jaunie, émietlée

l'enfant blond dans la neige, l'enfant caché dans le
jardin, l'enfant en uniforme et bottines
l'enfant orphelin — devenu grave — la mère lui
disant ? se demandant le père ?
les repas de famille, les hommes militaires, les femmes
raides, brunes, massives — l'enfant seul

au fond des cartons aux écritures appliquées, à la
plume — des médailles
des lettres illisibles — si peu retrouvées
si peu de visages

la mère s'appelle aussi Marie, elle joue mal du piano,
perd le goût, l'abandonne à la cave — bien plus tard
la mère petite ressemble à l'enfant — à l'envers, re-
tournée — l'enfant ne veut pas, le vent tourne là-bas
sur la maison

la mère petite se ressemble déjà, un regard, l'air étrange
enfouie dans le jardin, dans son élan — la maison est
derrière — le jardin du pommier aux branches fra-
giles, aux dimanches d'ennui avec les cousins — la
mère ne bouge plus, tripote ses mains, la robe, une
fleur, les chats dans les jambes, petite

la mère

d'une étrange beauté et les oiseaux volent de chambre
en chambre

les parents sont ensemble avec des chats dans les jar-
dins sans ombres — Marie a le même prénom

il s'approche à voix basse

il ne neige jamais là-bas

le vent tourne autour de la maison fermée

et là un enfant — de ses petits bras

ils écoutent, soudain frissonnent

la troisième meurt à un an, la dernière a des enfants,
les autres non — elle abandonne la promesse
jeune, au tourbillon des amitiés, folles années, la
guerre semble loin, les photos s'effacent — elle danse,
commence un roman, rêve de voyager
ils cachent les blessures — ne pas voir, d'autres ne
dansent pas

femme libre au soleil, au vent — jambes nues

ils se sourient devant la maison à l'escalier de pierres,
le pommier n'est pas encore planté

elle est alitée avec le nouveau-né, la mère — ce n'est
que le début — comment savoir si c'est bien elle, devi-
ner le visage, ce qui s'est passé — lasse

les sœurs n'ont pas d'enfants, jolies au soleil sur les
plages, elles accompagnent les parents, frères et sœurs
— et les petites-nièces qu'elles embrassent, cependant
on la voit entourée des enfants — lasse — le père tient
la main de la première, petite — on pense doux et
tendre — chaussures blanches, manteau neuf

les trois premières sont assises dans l'escalier, quelques marches devant la maison, petites robes de filles sages, la troisième ne ressemble pas — la mère si, déjà — c'est fini

la mère, tout attendrie, inquiète — la cinquième vient de naître — c'est la guerre — la première a neuf ans — les souvenirs remontent, elle, ses enfants — elle dit qu'elle veut venir

la première a neuf ans et déjà ce regard, une noirceur — étrange

la troisième ne ressemble pas — quels tressages, de quelle île au loin — on ne sait

les tantes font un peu peur, elles embrassent trop fort, elles entourent la sœur et les petits enfants, partent en vacances à la mer — les enfants sont inquiets — Suzanne au piano

un prénom rayé au dos de la photo
ils disent que les mères confondent les prénoms, les escaliers de pierres devant les maisons, l'autre personne sur la photo
parfois manque l'une d'elles

l'enfant orphelin élevé par la mère, la grand-mère —
l'enfant, sa mère à la maison — grand-mère, mère, femme, filles — lui — le père s'est empoisonné —
filles, mères et les chats, le piano qu'on transmet
elle découvre une émotion tapie, au détour d'une lettre, par hasard entrevue — une manière d'inquiétude — à souvent voir les choses sous un jour un peu gris — le père disparu
le grand-père est devenu triste sans son jardin
une photo trouée — vide

si loin, la mère de Suzanne — si proche, la vieille dame au piano dans la maison des grands-parents elle trouve quelques lettres sur du papier si fin — en d'autres temps, la ville est assiégée

Tu dois être tourmentée de n'avoir de nos nouvelles. Rassure-toi, nous nous portons assez bien. Ta mère est un peu malade.

dans l'autre quartier, l'autre branche, une jeune femme seule venue de la province avec un enfant sous le bras — un panier — ils ont faim — la nuit, les rues sont dans l'obscurité totale

On est obligé de donner beaucoup aux femmes, aux enfants. Nous sommes las. Il y a une quantité de gens dans la misère. Ne te tourmente pas. Nous n'avons encore manqué de rien.

si loin, la mère de Suzanne, les frères militaires — ils ne sont pas insurgés, solidaires, ils ne sont pas ouvriers, étrangers — ils ferment les yeux quand on fusille, quand on exile — pas de traces, pas de lettres — ou perdues — ils font des provisions

Rassure-toi, nous nous portons assez bien. Ton père désire voir tous les enfants.

dans l'autre quartier, une jeune femme seule venue avec un enfant sous le bras — *Il y a une quantité de gens dans la misère, rien à manger, c'est affreux* — s'engage, armée hétéroclite, abandonnée, humiliée

pas eux

ils partent dans les îles au loin apporter le progrès — le pays enfle

ils sont ingénieurs, ils exploitent

ils vont au cinéma pour l'invention — les femmes sortent un peu les mouchoirs — *Rien à manger, c'est affreux*

de l'autre côté la jeune femme au panier — l'enfant devient boulanger, on pense à ses mains, ses blessures, la faim au ventre — de simples prénoms, si peu de traces — elle reconnaît une arrière-grand-mère, celle-là qu'elle prend dans ses bras — petite sœur

il l’emmène tout un été dans la maison d’enfance
elle veut lui donner un nom
ils se souviennent chacun, ne parlant plus
la mémoire plus dense par instants que la neige et bien
étranges les pommes
et là, dans un pli, un enfant

ceux-là sont militaires, commandants, capitaines
elle trouve des photos vues d’avion, des routes, des
repérages — le bois du mauvais accueil, un boyau
serpentin, les combats détruisent les villages — la der-
nière, celle où l’on interdisait de danser
les femmes sortent un peu les mouchoirs, les hommes
médaillés

elle regarde l’arbre à benvers, le dessine en boucles —
à poursuivre ce qui tremble
elle tresse le ténu et le massif, le peu qu’elle sait
elle invente une autre histoire — d’attachements
tout contre

elle prend l’ours, l’enfant dans le panier qui deviendra
boulangier, les mains de Pierre-dit-Jules, les yeux du
marin disparu
et Justin, petit frère né aux murmures de la mer

ils cherchent dans l’obscur
ils s’efforcent le regard
ils se cousent les lèvres

tant de pommiers dans les jardins de l'enfance, les
proches, dans leur ombre — celui aux branches fra-
giles, les muets — qui dansent, interrompus, amers —
jamais bien loin

elle demande aux pommiers

ils meurent bien âgés — famille sans peine, maisons au
sud — les hommes s'appellent André, Louis, Gaspard,
François, Joseph, Pierre, Baptiste, Emmanuel — les
femmes sont des Marie, Madeleine, Thérèse, Louise,
Fortunée, Marguerite, Pauline, Émilie
puis viennent les Suzanne

ils se marient, ils participent au progrès, aux familles
— le pays enfle — et des chagrins — enfants morts si
petits, sans même de prénoms — d'autres remplacent

ces deux-là ont le même prénom — un seul
ces trois-là sont nés sombres
ces deux-là sont inquiets — le petit croit que son nom
c'est garçon
celles-ci ont des taches dans le dos — le sud
ceux-là adoptent un enfant nu — entre dans la maison
avec les blessures, les chagrins
ceux-là, nombreux, sont ingénieurs
elles sont plusieurs orgueilleuses
ces trois-là ont le même visage — grand-père, père,
fille

rien ne va ensemble avec la mère

deux enfants dorment dans la maison, l'une a les yeux
très clairs, l'autre rêve
elle — deux enfants dans sa maison qui dorment
l'une naît timide, inquiète — l'autre prénom qu'on lui
aurait donné
le prénom d'une grand-mère dans les jardins avec
l'enfant de velours — ils se tiennent par la main, ils
cueillent des bouquets de juin, ils partagent des secrets
— tout contre, à pas lents
l'une naît joyeuse, à croquer — l'autre prénom abandonné — on nous apprend si peu, l'impossible prénom d'une grand-mère — inquiète

si peu de ceux-là
une morte toute jeune, un autre aussi — celui-là si
difficile, qui fait peur
un disparu, fâché avec le père — jamais plus de nouvelles
et celui-là ouvrier — celui qui aime la deuxième — on
se dit qu'il est sourd — on poursuit les conversations
sans lui, on apporte le thé sur les nappes brodées —
les jeunes sœurs aiment la deuxième, elles appellent
leurs filles du même prénom
les tantes célibataires, la sœur inconnue — elle était
la plus jeune
l'un a perdu son père à un an — la mère mélancolique
celle-ci, fille unique, le père perd sa première femme, les
deux enfants — ce fut enfin son tour de partir là-bas, ils
disent qu'il y a beaucoup de morts — se remarie là-bas,
rentre — pas un mot, et personne ne sait le prénom de
la deuxième — et personne ne parle la langue de là-bas
lui, petit fils d'une toute jeune mère et des yeux d'un
marin de passage

Justin et Suzanne

Fernand et Marie

celui-ci se remarie avec la veuve d'un des frères
une est morte en mettant au monde le treizième, sans
prénom

Ernest et Amélie

ils sont au fond d'un carton — qu'on se transmet sans
même y aller voir — oubliés

des branches — militaires

les hommes debout, médaillés, triomphants, ingénieurs — les femmes debout aux maisons, aux enfants
d'autres branches — maraîchers, boulangers, paysans
— pommiers

d'autres, les hommes fragiles, comme d'une île au loin,
rêvent, s'improvisent de tous les métiers, inventent,
peignent écrivent de longues lettres
quelques nouvelles de temps en temps, une naissance,
un dessin, un panier de fleurs, une petite robe — à
peine

Suzanne chante et joue du piano

les jeunes hommes partent à la guerre, les jeunes
hommes meurent — ne reste qu'une bobine en bois,
un peigne, un dé à coudre, une lettre froissée, les plans
d'une tranchée — usés à force, à peur — une enveloppe
toute mangée d'insectes

elle trouve des carnets remplis de noms rayés — des
petits bouts de buvards pâles et des papiers pliés entre
deux pages — en cas d'accident — usés à force, à peur
— 1 m 60, cheveux châtons, yeux marron, cicatrice
au front — de quelle guerre ?

la mère inquiète d'une grève, envoie des sous pour les
petites — la troisième vient de naître — se multiplient
dans tout le pays les grèves et les occupations d'usines,
de chantiers, dans l'espérance — la première a cinq
ans — dans l'allégresse — on croit à une nouvelle révolution,
on invente les congés payés — la deuxième
a trois ans — elle, ses enfants chaque jour

elle reçoit une lettre d'une tante du sud — elle dit
qu'elle a perdu ses deux premiers bébés — elle offre
une robe pour la petite à naître

elle dessine une petite fille qui lui ressemble — res-
semble aussi à l'enfant qui viendra

elle trouve une photo étrange qui lui parle tout contre,
comme de promesse — un homme au loin à vélo, des
fleurs, une femme superposée, des fleurs — s'y tenir,
courir au-devant du cycliste, rassembler les tendresses,
le printemps

elle se souvient de sa robe, petite, au mariage d'une
tante — les fleurs brodées — le frère lui tient la main,
ils se serrent l'un l'autre — son frère

ce qu'il reste — les grosses clés de la maison des
grands-parents, la clé de la grille et la clé de l'ancienne
serrure — les étiquettes pour ne pas oublier

ce qu'il reste — un carnet de comptes et de notes
— prêté des aiguilles et des revues aux filles, ouvert
des comptes épargne pour la naissance des enfants,
acheté des cadeaux aux petits enfants, des cartables,
des chaussettes, des écharpes — et des bonbons sou-
vent — le calendrier des aveugles — un ours pour la
petite qui vient de naître

elle se souvient de l'ours jaune — petite, le trouve
dans le tiroir d'en haut

l'adopte — ne saura jamais à quel enfant il avait été
offert, ni pourquoi dans le tiroir — ne le nomme
pas

il est un ours — jaune — le sien

il veille — viens ici et mets tes petits bras, là, tout
autour de mon cou

gris maintenant — quand on met le nez contre son
ventre, tout contre, on se souvient — la tête recousue
comme elle peut — les larmes

un rapiécage au bout d'une patte

il est là — échappé — il importe

ils avancent bravement
l'un d'entre eux serre contre lui un ours en peluche
ils ont perdu les cailloux blancs — les poches vides

les grands chagrins
un soir de ruelle, l'enfant traverse, tombe — la
peur
on irait voir les animaux — le père ne dit rien — les
grilles auxquelles on s'accroche, les petits regardent
par en dessous, les allées de sable — jamais n'a lieu
— elle se souvient des promesses, du sable dans les
yeux

elle reprend
nommer les chagrins
les grands chagrins, même si on ne les écoute plus —
enfants

tant de carnets aux noms rayés, de petits bouts de
buvard pâles, tachés, déchiquetés aux bords — ils
écrivent à la plume — d'années en années la même
écriture

ils notent des adresses — tailleur, plombier, para-
pluies, bonnes cuisinières, avocat, poupées celluloïd
— achètent une télévision

elle trouve un cahier de Suzanne à la reliure dorée
— Justin calme allongé au champ d'or — quelques
dessins — si peu, des blancs, un refrain

*la vie est vaine, un peu de haine, un peu d'amour et puis...
bonjour*

la vie est brève, un peu de rêve, un peu d'espoir... bonsoir

l'enfant est attaché dans le berceau pour ne pas tomber, un grand frère lui apporte des feuilles mortes — son frère — il pleure à chaque avion qui passe — on le voit qui épluche les haricots avec attention, il fait encore doux en fin d'après-midi
les enfants racontent des histoires et ne s'épuisent pas même si on ne les écoute plus — parti dans l'autre pièce, il n'y a plus personne

ils se donnent la main, perdus dans leurs manteaux neufs
ils réparent les blessures
ils ne jettent pas les cailloux en chemin

elle trouve une enveloppe avec la mère en jeune fille — possible
elle cherche la folie dans son visage — a besoin de la prendre avec elle, invraisemblable à bout de bras

ils choisissent l'errance vagabonde — un seul silence, qu'importe, s'approche
ils retournent la peur vers l'enfance d'où elle vient, nous appelle, comme quelqu'un qui sourirait toujours

elle est jolie le jour de son mariage

Justin naît en novembre dans un pays traversé par une profonde ravine, une île au loin — plateau caillou — le bruit n'y monte pas de la mer, ni la rumeur de l'homme — on y peut oublier
l'arrière grand-mère maman Ninie — la maison est un beau domaine — disparue maintenant
là se sont inventés les premières peurs, les premiers chemins en forêts sombres, et les promesses abandonnées

rien n'est transmis de l'île au loin — seul celui qui
peint écrit de longues lettres
Ce que j'aimerais ce sont de temps à autres des nouvelles.
Et point n'est besoin pour cela d'événements exceptionnels.
Il fait beau ou il pleut, un enfant crie, la maman gronde, la
grand-mère sourit avec indulgence
des histoires de débrouilles, d'inventions
un oncle cherche un trésor caché dans la grande mai-
son — un sorcier, un songe
des histoires de domestiques — *tant d'enfants là-bas, il*
faut bien qu'il en meurt — les enfants des autres
là-bas, le caveau de famille a été emporté par l'ouragan
avec parents, grands-parents, tantes, sœurs — il est des
choses qu'il faudrait tenter d'oublier

ils ont déjà perdu leurs pères quand ils se rencontrent
lui — tant de lointains marins, les yeux bleus de pas-
sage — oubliés
elle, son père est chef de bataillon — les mères, tantes,
sœurs cousines sont ces femmes massives et brunes,
hautaines — les yeux gris
les oncles, frères, cousins sont militaires, capitaines du
génie, colonels — ou rentiers

ils ne disent rien des tendresses qui tuent
elle sourit — mais ce n'est pas sourire, elle sait bien
— les grands chagrins, elle ne peut pas le dire, c'est
partout

Justin
quelque chose pleure sans savoir — il ne peut pas le
dire, c'est partout
celui qui peint, un autre qui cherche un trésor dans la
grande maison, celui qui écrit de longues lettres
quelque chose se tait qui coupe en deux l'existence
de ceux qui restent — qu'on porte en creux, dans la
paume des mains

une femme rêve — la dernière, ensemble chaque fois,
père et mère, frère, sœurs, celle qui est morte petite,
oncles, tantes — la mère — le père et sa moustache
blanche — et douce — mais la guerre et trois sœurs
sans enfants

une femme et ses cinq filles — celui qui n'est pas né
serait un garçon — la maison, le jardin, les chats —
abandonne le goût, grand-mère silencieuse

le grand-père gentil, ses sourires, ses blagues —
l'enfant orphelin — quand les filles, les maris, les
enfants se retrouvent autour d'eux, les hommes parlent
affaires, les femmes des enfants — quelque chose s'est
tu — mais se taisent

la mère est née d'un père orphelin
les chambres partagées, les sœurs préférées — elles
auront toutes des enfants
elle dit qu'elle ressemble au père, à la grand-mère
acariâtre, paresseuse, rêveuse — pourtant Suzanne,
Jeanne, Pauline née en juin
elle s'échappe — la mère honte enrobe les enfants
— oublie et même la tendresse — ne tombe jamais
malade, absente même à son corps — ne tombe, se
mure

quelques-uns toujours se chargent de dénouer les ser-
ments — sans qu'on sache pourquoi ni qui demande
— cherchent

si seulement
ils murmurent à l'oreille
ils regardent en dedans

elle ne veut pas ressembler — là où elles sombrent
sans qu'on sache pourquoi — ils disent échouer, ils
disent branches stériles

les mères tournent et vrillent et les hommes, ceux de l'ombre — se taisent
ont-ils même remarqué leurs enfants? — on ne sait pas dans la tête des filles, une caresse, un désir — on ne sait pas — elles racontent bien plus tard des étranges pensées

On est là, à tenir la mère pour qu'elle ne bascule pas — dans un pli
elle met des enfants au monde silencieux

Pierre-dit-Jules, fils de mineurs et de paysans durs et maigres à vivre

Le père taiseux — branche effacée, peu de prénoms, petites gens, petits métiers, on ne sait même pas leurs noms — personne ne se souvient — courant, fuyant, tête haute et pauvres vêtements de laine — prends bien soin de toi, bonne chance petite — arrivant à la ville l'enfant sous le bras — dans le panier avec les pommes

Justin est né le presque petit de six frères et sœurs — à jouer au soleil, sur les plages, à l'ombre des persiennes — rien ne semble ni prévu ni possible

les mères mélancoliques aux enfants — elle n'a pas vu, là, derrière, une fenêtre qui ouvre sur la forêt
elle se souvient des néons jaunes dans les couloirs — une tante blanche

elle cherche des ancêtres étonnants — raconter qu'elle vient de ceux-là — un corsaire, un marin, un poète — qu'elle entend, qui parlent doucement, qui chargent ses rêves dans lesquels ils s'emmêlent

plus proche, les femmes pâles, les hommes éteints — le monde resserré, le plastique, chacun chez soi allume ses lampes, son confort avec papier peint, enfants bien habillés

la première fille, l'émerveillement, une grand-mère
mélancolique dont elle partage la chambre — une
sœur vient, puis deux
et l'enfant suivant ne naît pas — a entendu, a traversé
le serment non-dit du silence
les chambres manquent qu'on partage — chacun se
mêle

elle épluche une pomme — elle cherche l'endroit avec
les mots — le secret le plus chuchoté

la mère aux enfants — les sœurs n'en ont pas, sans
hommes — la belle interrompue, petite dernière
d'une grande fratrie avec peu d'enfants — celle qui
donne naissances, prolonge — il en faut pour faire
des enfants

la mère perd la tête et la page tournée — le fils reprend
tendresse pour elle comme pour un petit animal

elle recommence

des ronces pour masquer l'entrée du chemin
surtout, garder les petits cailloux blancs dans la poche,
ne pas les semer, se perdre — donner les miettes aux
oiseaux

ils se sont noyés — elle dit ratés — les cheveux se sont
accrochés dans les ronces — encombrant tellement
malgré le tendre
la mère perd la tête, ne veut rien garder — ni la maison

ils ont des visages
ils tiennent compagnie

la première — l'espérée — mais la grand-mère mélancolique, la mère, pas encore — tout de suite d'autres
enfants, des sœurs, en charge des enfants à naître pour
toute la famille, les sœurs sans enfants — elle abandonne le goût — un enfant n'est pas né — un garçon ?
— n'en parle pas

elle joue du piano, mais ne continue pas — il faudrait du courage — l'a laissé s'abîmer, partir en ruine — un souvenir de la grand-mère
n'en parlent pas — un enfant mort, un autre disparu, celui devenu fou, le grand-père suicidé — s'abîment dans les mémoires

personne, ni les grands-parents, ni elle qui voyait, ne pouvait rien faire — ce qu'ils disent — l'abandon

des lettres reçues d'autres gens — d'autres — se demandent s'ils sont de la même famille, cherchent à savoir — comme si tout allait bien, comme si fouiller l'air de rien — insondable

une maison dans l'île au loin — la pénombre

elle s'est lancée à corps perdu — s'est perdue, abandonne — la maison ne tient pas, s'amoncelle — il échappe, abandonne — ils trébuchent

s'abandonner, comme on abandonnerait un chien au bord de la route ou l'enfant des contes au fond de la forêt
l'enfant soudain seul au milieu de la neige
quelqu'un va sûrement venir — revenir
l'enfant resté debout là ne bouge pas, se retourne d'un coup comme si une présence
un oiseau
le silence
puis se remet à marcher, têtu, par là
petites jambes courageuses, l'ours serré dans un sac en plastique — il neige tant

ils ne gardent pas les petits cailloux blancs du fond des
poches, ils se perdent
ils laissent filer — les cailloux blancs jetés à l'eau —
mangés par les oiseaux
ils quittent ce qui relie mais noue — les serments
ils laissent
ils disent la mémoire réfugiée dans les jardins
ils disent le vent tourne d'un coup, là-bas, sur la mai-
son fermée
la promesse non tenue

au début, ils veulent planter un chêne dans le jardin
— et les enfants jouent et rient — et puis c'est un
pommier qui les tient

c'est lui qui prend les photos en vacances, on la voit
toujours s'éloigner — son dos — elle marche vite,
petite à petits pas rapides, parle seule — la laisse,
pense ailleurs
il garde tout proche des photos d'une autre — ses
initiales et des photos dans tous ses carnets, jusqu'au
bout, jusqu'au dernier des rendez-vous — s'arrête une
nuit, au petit matin

les enfants crient et rient devant le spectacle, se serrent,
fascinés, terrorisés, happés
le petit hurle

la mère passe de plus en plus de temps à dormir, abandonne
elle est ailleurs, en repli minuscule, absente aux petits,
aux jardins — la mère — seuls les enfants le savent à
l'intérieur des maisons et des peaux
un voisin s'inquiète — les enfants prévenus
oui, ça va, elle est un peu perdue — ils vont s'occuper d'elle
— oui, on verra, c'est sûr — non, elle ne veut pas, non, ce
n'est pas la peine — voilà, c'est tout
les enfants sont là-bas, à tenter, frère et sœurs complices d'enfance
on ne sait pas trop quoi faire, on remplit des papiers,
on prévient toute la famille et on verra lundi — ils se
quittent à l'envers

voilà — reste un dessin au crayon de papier, les chats
endormis — sa main tremble un peu — la première
inquiétude, les chats sont dans ses jambes

elle n'a pas lu la dernière lettre, il faut prévenir la
famille
voilà — ce qui remonte — elle pleure doucement, elle
pense aux enfants
les filles ne connaissent pas leur grand-mère — inquiètes des chagrins

elle sait depuis l'enfance la mère dans les plis, tant
bien que mal — et fût-elle venue s'asseoir auprès
d'elle
elle meurt en janvier — petite fille de Justin

fouine petite fille — la mère est sortie — fouille dans
la chambre — dans l'armoire cœur battant espérant
trouver quelque chose qui aide d'où on vient —
vieilles frusques, manteaux gris ou usés, un chapeau
jamais vu sur aucune tête, odeurs — des centimètres
de poussière sur le dessus de l'armoire, pas le temps de
prendre une chaise
même pas une lettre
un début de tricot — pour quel enfant ?
tout remettre — en dedans — la poussière
fermer doucement — bouleversée de rien

inventer des secrets — le secret le plus chuchoté du
monde
nommer l'enfant

un enfant, une petite fille sans le savoir, et la mère,
une femme ensuite après l'enfant, une mère aussi et
ses filles

le frère bégaye moins lorsqu'il chante — le langage
blessé, la mère imprime l'hésitation — le père absent,
au silence doux

elle construit des barrages, elle entasse
elle ne dit presque rien
un jour, elle parle des chats dans la maison d'enfance,
elle dit leurs noms, c'est tout ce qu'elle dit
elle dit un jour que la chambre de naissance de la
deuxième a un nom de fleur, c'est tout ce qu'elle dit,
avec pourtant des yeux noirs inquiets — la première
inquiétude, qui nourrit les enfants
elle garde une photo trouvée dans le carton — une
maison traversée de soleil, elle, sa joie

il marche dans la neige à grandes enjambées
ce soir
elle veut lui donner un nom

miquette et un noir et un petit gris
celui qui observe — les hirondelles attaquent pour
protéger le nid, en vain, bec, plumes sur le carrelage
de la cuisine — l'inquiétude du chat pendant le
feu d'artifice — l'enfant pleure à chaque avion qui
passe
il n'y en a plus pour très longtemps

les pères silencieux
les enfants bien lourd à porter — un été, avec
les familles endimanchées — les enfants de novembre
dans les jardins, on repère les branches à tailler

ils disent les voix au loin du monde
un pli recouvre l'enfant
ils se griffent aux chats

elle trouve des lettres d'amour
*ma petite fille, ma toute petite — de penser que tu m'aimes,
je me trouve jolie — tu m'intimides toujours un peu*
elle, elle s'entend bien avec le père — ce qu'elle croit
— et même avec la grand-mère
elle n'est pas tendre avec les sœurs — les petites,
cependant — n'a pas de coin à elle
petit garçon timide, il a beaucoup de peine à dire,
même à la mère — le petit frère est très gentil
elle, petite fille, parle beaucoup — bruyante — les
nuits, ne rêve pas
lui — inquiet — *peut-être faut-il faire souvent comme les
petits oiseaux ?*

*ma petite fille, ma toute petite — de penser que tu m'aimes,
je me trouve jolie — petite et brune et bientôt 22 ans — tu
m'intimides toujours un peu — on aura une mignonne petite
fille blonde aux yeux bleus qui ressemblera à son père
le petit frère est heureux de devenir petit frère à nou-
veau
Mitsou et Bambi, Poussy, Miquette et gris-gris
la grand-mère — faut voir — tout nouveau, tout beau, un
peu d'espoir... bonsoir*

elle trouve des lettres d'amour — longues, lassantes à
force de chaque jour, de tant d'elle et lui, chaque jour
elle cherche à se glisser dans l'interstice
un autre paquet de lettres — bonjour aussi aux enfants
— et s'échappe le lien
ils trébuchent
il dit *ma petite fille, ma toute petite* — pas à ses filles
elle est née à la clinique de la muette
tant de lettres
puis plus rien
ensuite, ils tombent

ils reviennent à la blessure refermée, chaotique et vio-
lente
ils portent des serments qui les lient — secrètement,
envers et contre tout — à elle
ils reviennent nous chercher — enfants
ils lèvent les sortilèges — ce qui nous fait comme une
peau sur notre peau
les sanglots

*mon cher enfant — me voilà déjà loin — j'ai eu bien sou-
vent de gros serrements de cœur — la mer est superbement
belle — ne te tourmente pas — ton père désire voir tous les
enfants — ce que j'aimerais ce sont de temps à autres des
nouvelles — ma petite fille, ma toute petite*

ils sautent une génération
ils tressent les généalogies en vrilles
ils témoignent de ceux qui viendront ensuite

ils reviennent tout un été dans la maison d'enfance
quelques marches devant la maison

il a donné un enfant — n'a pas joué avec des frères
et sœurs, petit bonhomme à la mère triste — qui en a
donné cinq qui en ont donné seize
elle a tenu le fils près d'elle jusqu'au bout de sa vie à
elle — cet homme-là, ne le perd pas

et elle — le petit a faim, il sera boulanger — qui se
souvient de son prénom ?

il a cessé, il ne s'est rien passé
elle n'a pas
poison à petit feu
elle épluche une pomme
elle regarde à côté, un peu de biais
la vie devenue

la grille du jardin est fermée
il lui dit à voix basse le nom de la petite fille
l'enfant semble un peu pâle, il dort gravement
soudain la pluie de nuit

les histoires rejettent sur des bords lointains ceux qui
n'ont pas eu le temps
choisir de s'abandonner plutôt que les siens — le ser-
ment
elles abandonnent

les enfances silencieuses — quelques marches à l'exté-
rieur de la maison, le pommier, l'ombre des persiennes
— passer *les noms qui errent en nous*

parfois, au moment de s'endormir, une vibration tra-
verse
elle sort sur les quais, regarde le loin, mais reste au
bord — Justin
il est tard

te rappelles-tu le temps
assieds-toi tout contre
écoute
il se penche

les lettres du fond du carton se délitent — les bords
déchiquetés
disparaissent — échappées

un enfant est venu
un matin
doucement nu

DU MÊME AUTEUR

Événements du paysage, éditions isabelle sauvage, 2010

Et qui hante, éditions isabelle sauvage, 2018

DANS LA MÊME COLLECTION

Anaïs Bon
François Heusbourg
Seul / double
Gladys Brégeon
Couches
J'ai connu le corps de ma mère
Chloé Bressan
Le chant de la femme d'argile
Claire errance
Le transi des jours
Christine Caillon
Ou je coule
Anne Calas
Honneur aux serrures
Stéphanie Chaillou
Quelque chose se passe
Un léger défaut d'articulation
La question du centre
Maryvonne Coat
Les carnets du chorégraphe
Les caduques
Roland Cornthwaite
La hure-langue
Stéphane Crémer
Prolégomènes à toute poésie
Le banc

Carole Darricarrère
Demain l'apparence occultera
l'apparition
Yves di Manno
Terre sienne
Jean-Pascal Dubost
Et leçons et coutures...
Fantasqueries
Leçons Coutures II
La pandémie
Jessica Gallais
Anima(s) version(s)
Fanny Garin
Des disparitions avec vent et lampe
Violaine Guillermin
Prêts longtemps
Scordatura
Note étrangère
Isabelle Baladine Howald
Hantômes
Fragments du discontinu
Stéphane Korvin
Percolamour
Noïse

Hélène Lanscotte
Ajours
Cyril Laucournet
Dis solution, maman, dis
Claire Le Cam
Raccommoder me tourmente
Phasmagoria
D'un jour à un autre
je vivrais autre
L'enfant (triste)
Camille Loivier
Éparpillements
Swifts
Sabine Macher
Résidence absolue
Anne Malaprade
Lettres au corps
Notre corps qui êtes en mots
(prix international de poésie francophone Yvan-Goll 2017)
Parole, personne
Kryptadia
Tristan Mertens
Lieu l'autre
Anna Milani
Incantation pour nous toutes
Ian Monk
PQR (poèmes quotidiens rennais)

Brigitte Mouchel
Événements du paysage
Et qui bante
Nathalie B. Plon
Faire le mort et aboyer
Sofia Queiros
Et puis plus rien de rêves
(prix du Poème en prose Louis-Guillaume 2013)
Normale saisonnière
Sommes nous
Une même lunaison
Lou Raoul
Les jours où Else
Else avec elle
(prix PoésYvelines 2013)
Traverses
Otok
Second jardin (drugi vrt)
Jacques Roman
Proféractions
Erwann Rougé
Proëlla
Laurine Rousselet
Journal de l'attente
Nuit témoin
Ruine balance
Yannick Torlini
Camar(a)de
La nuit t'a suivi

*Achevé d'imprimer
le xxxx 2022
par l'Imprimerie de Bretagne à Morlaix
Dépôt légal : xxxx 2022*